

Angelo Michele PIEMONTESE

Histoire et paléographie du Shāhnāme de Florence

1. La date

En septembre 1978, poursuivant depuis plusieurs années mes recherches pour la constitution d'un répertoire général des manuscrits persans conservés dans les bibliothèques publiques d'Italie, il m'arriva de retrouver dans la Bibliothèque Nationale de Florence ce grand codex coté Cl. III. 24 qui, dès lors, s'est révélé comme le plus ancien témoin daté du *Shāhnāme* de Ferdowsi existant dans le monde (614 h./1217) et en outre, quoique privé de son second volume, comme peut-être le plus remarquable dans son archaïsme, par sa bonne qualité. La philologie ferdowsienne venait ainsi s'enrichir d'un jalon solide et beau, aussi inattendu que pourvu de données précises, et chronologiques et textuelles, qui projette une lumière nouvelle sur la quête historique et littéraire de la forme effective de la parole léguée par le poète paradisiaque.

Les avatars de la recherche scientifique sont imprévisibles. Ce septembre-là, ce n'était pas l'exemplaire du poème de Ferdowsi que j'espérais retrouver, mais un modeste manuscrit que j'imaginai pouvoir se trouver dans la même Bibliothèque Nationale de Florence. Il y avait longtemps que je tâchais de résoudre un petit

problème de bibliographie codicologique: où s'était caché le manuscrit original (antigraphe), renfermant un commentaire persan du Coran, dont l'existence n'était prouvée que par la copie (apographe) faite par le grand proto-orientaliste italien G.B. Raimondi vers la fin du XVI^e siècle et renfermée dans un lexique coté Cl. III. 106?

Ce manuscrit de Raimondi se présente sous l'aspect d'un cahier destiné à servir d'apparat à un lexique persan-italien ou persan-latin tiré du dépouillement du dit commentaire. N'y sont enregistrés, en tout et pour tout, que quelque vingt-cinq mots épars; par ex.: «آسمان /cielo», «خداوند /Dominus», «دیو /demonio», «نام /nomen», «وسوسه /tentationes», mais sous l'entité:

از تفسیر قرآن فارسی

La question était justement de savoir, en retrouvant l'antigraphe concerné, sur quel commentaire persan du Coran, sans doute ancien, il avait copié ces mots afin d'en compiler un lexique bilingue.

Puisque je n'avais pas retrouvé cet antigraphe parmi tous les manuscrits persans compulsés jusque-là à Florence et ailleurs, et ayant constaté que les inventaires des manuscrits orientaux de nos bibliothèques présentent souvent des descriptions trop vagues, et parfois même de grossières confusions quant à l'identité des langues orientales concernées, mon effort portait désormais, partout où je me rendais, sur la consultation directe des manuscrits en écriture arabe, afin de démêler les textes en persan de ceux écrits en langue arabe ou turque. Ainsi, à Florence, j'étais en train de contrôler l'identité effective de l'ensemble des manuscrits classés comme arabes ou tures chez les compilateurs des inventaires. Ce supplément complexe de ma recherche s'étant presque achevé sans m'apporter le résultat escompté, il ne me restait que peu de choses à regarder.

Il restait à voir le Ms. Cl. III. 24, que l'inventaire décrivait, suivant une note apposée au XVIII^e siècle sur le codex lui-même, comme étant «In Muhammedis Alkoranum Commentarius incerti Auct. Arab.», c'est-à-dire: «Commentaire arabe du Coran par un auteur anonyme». Voici mon *tafsir* persan si longtemps cherché et maintenant déniché, pensai-je, lorsque je me vis apporter et poser sur mon bureau de travail un volume d'un fort gros format.

Or, une démarche et une règle des études est que, sans y penser à l'avance, en cherchant une chose l'on aboutit souvent à en trouver une autre. Celle-ci sert dès lors à réfléchir davantage.

Le volume, ce n'était pas le commentaire persan ni celui arabe du Coran, et sans aucun doute possible après le premier regard tombé sur les lignes de son texte en écriture *naskh*, un exemplaire monumental, richement enluminé, remontant à une époque remarquablement ancienne, du poème de Ferdowsi. L'apparat du décor, frappant à tous les égards, consiste en de larges cartouches rectangulaires (*sarlowhēh-s*), pourvus parfois d'une palmette dans la marge, et toujours d'inscriptions arabes en écriture coufique. C'est l'élément paléographique qui a fait retenir le volume en tant que texte se rapportant au Coran, dont les traits décoratifs anciens sont exactement les mêmes.

Qui voudrait se donner la peine d'aller compulsier un commentaire anonyme dont le format et le poids décourageraient d'ailleurs les bibliothécaires quand il s'agit de le déplacer de son propre rayon? Selon nos lois, chaque manuscrit est accompagné d'une fiche attestant l'identité de ses éventuels lecteurs, qui sont tenus d'y apposer, avec leurs signature et adresse, la date et le but de la lecture. La fiche concernée étant vide, personne jusque-là n'avait demandé à lire ce volume.

Une fois lu le colophon, avec la date d'achèvement de la rédaction du manuscrit, heureusement originale et intacte, je fus frappé par son ancienneté. Pour l'instant, n'ayant dans la tête ni sous les yeux la célèbre bibliographie ferdowsienne d'Iradj Afshar, je me bornai à prendre bonne note du colophon, reportant toute vérification comparative à mon retour chez moi, à Rome. Le texte du colophon, qu'ultérieurement quelque savant a inutilement mis en doute, est solide et clair, impérissable, tel la prophétie relevant de la parole de Ferdowsi lui-même sur la destinée de son poème, f. 264^v:

تمام شد مجلد اول از شاه نامه بیبروزی و خرمی روز سه شنبه سیتم ماه مبارک محرم سال ششصد و چهارده بحمدالله تعالی و حسن توفیقه و صلی الله علی خیر خلقه محمد و آله الطاهرین الطیبین

2. La nouvelle

Le moment du choix, tout à la fois preuve et prise de responsabilité scientifique, était venu: aucune erreur n'était

permise, tant sur l'originalité du décor du codex que sur l'authenticité de sa datation, la vérification des données paléographiques ou la collation des ouvrages de référence. L'annonce de quelque chose de faux ou qui aurait dénoncé un point faible dans cette trouvaille inattendue... et la honte réduirait à jamais au silence le chercheur de manuscrits et professeur d'université qui serait allé au devant d'un pareil échec!

Le codex, avec sa date bénie, m'avait paru radieux. Les ouvrages de référence, la bibliographie ferdowsienne d'I. Afshar, l'index des manuscrits persans d'A. Monzavi, les catalogues des fonds persans de diverses bibliothèques, les articles, dont celui de Gerhard Endress publié dans la revue *Oriens* (21-22, 1968-1969, pp. 460-463), tous, faisant état des manuscrits les plus anciens du «Livre des Rois» (mieux, à mon sens, «Codex Regius»/ «Le Livre Royal»), tous établissaient un point déterminant: le plus ancien manuscrit connu jusque-là, le *Shāhnāmeh* de la British Library de Londres, Ms. Add. 21103, datait de 675 h.l./ A.D. 1276. L'on peut douter de cette date, car Ch. Rieu, l'auteur du catalogue de cette même Bibliothèque, s'est borné à noter (vol.II, p.534): «probably correct», ce qui jadis, voulant dire date probablement exacte, comportait et comporte encore une nécessité de vérification paléographique, le probable n'étant assurément pas le certain.

Pour l'instant, il était néanmoins sûr que la date 614/1217 du codex de Florence dépassait d'un demi-siècle celle du manuscrit de Londres et pour la première fois prouvait l'ancienneté de la tradition ferdowsienne d'une façon propre à la faire remonter avant l'époque mongole, en la fixant vers la fin de l'ère saldjouquide. Une récupération si lourde de sens me semblait alors un motif suffisant pour ne pas m'attarder à contester la datation couramment admise jusqu'à nos jours pour le Ms. Add. 21103 de Londres.

Pour l'occasion présente, l'on peut faire les constatations et les commentaires suivants. Il est important de considérer que le manuscrit de Londres n'a jamais fait l'objet d'une description paléographique soignée, faute de connaissances, d'analyse ou de scrupules de la part de ceux qui s'en sont occupés. En fait, ce manuscrit n'est pas doté d'un colophon dans les règles, mais

d'une annotation en écriture cursive, peut-être adjointe à une époque plus ou moins nettement ultérieure à celle de l'exécution du texte lui-même par son copiste. Même si on la juge fiable, l'annotation ne nous dit que ceci en langue arabe:

كُتِبَتْ هَذِهِ [ه] النسخة في مُحَرَّم

سنة خمس و سبعين و

ستمائِه

كذا في منقول عنه سنة ٦٧٥

à savoir: «J'écrivis cette copie dans le courant du mois de Muḥarram de l'an cinq, septante et six cents (sic)», dans son antigraphe: an. 675.

Le plus que l'on puisse en déduire, c'est que ce manuscrit (un apographe) a été copié d'un autre plus ancien (l'antigraphe) dont la date, comme l'assure l'auteur de l'annotation, peut-être aussi le copiste, était de 675 de l'hégire lunaire. Donc, le Ms. Add. 21103 se présente à nous comme témoin indirect de cet antigraphe de l'année 675, et il ne saurait être considéré qu'en tant que tel, et non pas davantage. On ne peut le classer simplement parmi les manuscrits du VII^e siècle ni le retenir comme le second manuscrit ancien, après celui de Florence du poème ferdowsien.

Ce n'est pas tout. Il suffit que l'on regarde l'écriture du type *nasta'liq* au moyen de laquelle le texte a été rédigé, pour s'apercevoir que le manuscrit, y compris par ses autres caractéristiques paléographiques, doit être daté à tout le moins du IX^e siècle de l'hégire, c'est-à-dire le XV^e siècle de l'ère chrétienne.

Il reste qu'en général, sans la consultation directe et la correcte observation des manuscrits que même les microfilms ne sauraient remplacer puisqu'ils n'en sont que des reflets pâles et indirects, il paraît préalablement exclu que l'on puisse apprécier fidèlement les éléments fonciers ayant trait à la paléographie-éléments sur lesquels on doit étayer tout fondement objectif de la science des textes. Autrement dit, sans se fonder sur la juste considération des multiples données offertes par la codicologie et la paléographie, l'on ne saurait faire de l'histoire de la littérature.

On est hélas contraint d'admettre qu'au sujet de témoins bien datés du texte de Ferdowsi, une fois acquis celui de Florence, l'on demeure devant un vide énorme: le codex qui lui est ultérieur

avec certitude, le Ms. H 1479 du Musée Topkapi Sarayi d'Istanbul, ne remonte qu'à l'année 731 h./ 1330. En revenant à la lumière, le codex de Florence a raccourci d'un siècle l'immense distance qui passe entre la composition du poème et la première attestation qui nous soit jusqu'ici parvenue.

C'est pourquoi, avant de me décider à donner la nouvelle de la découverte du Ms. Cl. III. 24, j'en recontrôlai une douzaine de fois tous les détails paléographiques et le colophon, en les comparant constamment aux relevés bibliographiques disponi-



Biblioteca Nazionale, Firenze. Ms. Cl. III.24. Šāhnāma. Colofone (particolare del f. 264b).

bles. Deux mois durant, je travaillai en silence; une faille dans mes relevés, c'était par conséquent la faillite de l'entreprise. Celle-ci ne concernait pas tellement moi-même, simple appréciateur d'un codex oublié. La réussite, c'était la récupération d'un livre digne de reprendre son essor, de vivre à nouveau pour l'enrichissement de tout le monde.

Tout doute dissipé, comment divulguer cette nouvelle, à qui l'adresser? Dans nos universités, les vacances de Noël étaient dans l'air dès la mi-décembre, les instituts scientifiques et les académies distraits: nul lieu où tenir une communication. En Iran, le mouvement révolutionnaire contre la monarchie venait de monter à son comble; c'était déjà beaucoup que la statue de Ferdowsi restât à sa place à Téhéran. Je résolus de résumer les faits essentiels concernant le codex à un journaliste de mes amis, dont l'article fut publié dans un journal de Rome, *La Repubblica* (27 décembre 1978, p.28; cf. le numéro du lendemain, p.7). Le même jour, la nouvelle semblant de quelque intérêt, on m'appela tout de suite pour donner en direct une confirmation et des explications à la télévision italienne (journal de la chaîne 1). Ensuite, la nouvelle fut reprise par d'autres agences de presse et lancée à l'étranger, un peu partout dans le monde.

Je m'occupai de rédiger mon rapport scientifique, avec un ample article qui parut dans la revue orientaliste de Naples (*Annali*) en 1980. Dès la première annonce, Florence devint un lieu ferdowsien à visiter pour les bibliophiles, les iranologues et les Iraniens.

3. La provenance

Chaque codex conservé a son histoire à lui, petite ou grande, notoire ou secrète, laquelle constitue comme un beau trait d'union entre ces disciplines jumelles qu'on dénomme paléographie et codicologie. Si le colophon est la pièce d'identité d'un codex, l'histoire de sa transmission à travers les âges et les pays par une chaîne de personnages en est la généalogie, qui peut renseigner sur ses aventures et traverses.

Dans le cas qui nous occupe, nous ne sommes en état de retracer que deux des étapes de l'histoire du manuscrit, touchant les lieux et dates de son origine et de son passage vers l'Occident.

Cela se peut faire grâce aux informations émanées du codex lui-même, notamment dans ses derniers feuillets, zone traditionnelle d'intervention de la main de propriétaires et de lecteurs.

La base ferme de toute histoire étant la géographie, nous ne disposons que d'inférences à faire sur ce point, car à l'instar de l'habitude prévalente parmi les copistes persans, le colophon se tait sur le pays de son exécution aussi bien que sur le nom du copiste lui-même. Or, le colophon est bien délimité par des lignes horizontales qui marquent l'espace de la demi-page inscrite du texte, le long du *jadval* (cadre) et des cartouches ornementaux. Au dessous de cette ligne de démarcation, deux lecteurs (ou davantage), vraisemblablement possesseurs du codex, ont adjoint une série d'aide-mémoires.

Comme l'encre s'est en partie effacée, la lecture et l'interprétation complète de ces notes exigerait un matériel technique approprié. Cependant on distingue d'une part quelques vers persans d'aspect chi'ites inscrits par un Neẓām-e Kāshī, et de l'autre des notes rédigées en arabe vers l'an 632 h. par un Akhī Muḥammad b. Akhī..., qui déclare avoir étudié («muṭāli'ah») le texte. Ce membre de la confrérie des Akhī-s est peut-être le même que l'auteur des nombreuses gloses en langue turque qui se trouvent dans les marges ou les interlignes du texte (à peu près jusqu'au f.50 du manuscrit). Les gloses, et les signes particuliers qui les accompagnent, consistent en des traductions de certains mots, en des éclaircissements d'autres, en des corrections de leçons déterminées, en des soulignements de passages remarquables du texte. Cet appareil réuni constitue dans son ensemble un document littéraire qui peut servir entre autres à approfondir la connaissance de l'état de la langue turque occidentale vers le début du VII^e siècle de l'hégire, époque pour laquelle le domaine concerné se présente comme relativement ancien et peu attesté.

On sait que les Akhī-s ont joué un rôle historique notable dans le Sultanat Saldjouquide de Roum (Anatolie) pendant les siècles VII^e-VIII^e h./ XIII^e-XIV^e. C'est précisément en Anatolie que peut-être le manuscrit a été exécuté. D'après ce que l'on sait jusqu'ici sur l'art du livre et les caractéristiques de la technique ornementale dans cette région, cette indication nous semble être confirmée par les détails de l'ornementation des pages du

manuscrit: très nombreux cartouches inscrits (plus que 700), parfois (f. 39^v, 40^r, 108^v) enrichis de palmettes ou rosettes (*shamsa-s*), imitant donc de façon évidente des modèles tirés de manuscrits contemporains du Coran.

Il en résulte l'aspect tout singulier, la structure richissime et sévère de ce codex, et son air solennel, presque hiératique. Un monument de l'art du livre élevé au nom de Ferdowsi. Parmi les savants qui, depuis, se sont déplacés pour l'examiner, le regretté Basil Gray me communiqua son avis selon lequel, en raison des caractéristiques de son ornementation, ce codex, «priceless», a dû être exécuté en Anatolie.

Il est possible qu'ensuite le codex ait été transporté de là vers l'un des grands marchés du livre qu'était anciennement l'Égypte. C'est ce que nous assure l'annotation qui, semble-t-il au XVII^e siècle, a été apposée sur le dernier feuillet du manuscrit «N. 76 portato da Girol. Vecchietti di Cairo», c'est-à-dire rapporté du Caire par Girolamo Vecchietti. Cela eut lieu sans doute en 1591, 1594 ou 1597, dates connues des missions accomplies par ce savant voyageur en terre d'Égypte, où il récolta aussi d'autres manuscrits, tant persans qu'orientaux. Son frère Giovanni Battista Vecchietti en rapporta d'autres encore, et parmi eux pour la première fois en Europe des textes judéo-persans, directement de l'Iran et de l'Inde.

Le livre passa à Rome, où depuis 1584 l'Imprimerie Orientale des Médicis que dirigeait l'orientaliste mentionné ci-dessus, Giovanni Battista Raimondi, collectionnait de tels manuscrits dans le but de les étudier, interpréter, et publier. Après la mort de Raimondi (1614), ces manuscrits furent transportés à Florence, siège des Médicis, leurs propriétaires. C'est ainsi que le codex resta là dès lors. D'autres nombreux manuscrits rapportés par les frères Vecchietti furent ensuite collectionnés ailleurs, et se trouvent actuellement dans la Bibliothèque Nationale de Paris et dans celle de Naples.

Jusqu'ici on n'a pas encore retrouvé les inventaires personnels des livres des Vecchietti, tandis que les autres que nous connaissons ne nous révèlent rien sur la série dans laquelle le «N.76» devait s'insérer. J'espère pouvoir un jour retrouver un document utile pour éclaircir ce point demeuré dans l'ombre.

Souhaitons que dans l'avenir d'autres manuscrits anciens soient découverts qui nous rapprochent encore de la parole de Ferdowsi.

4. Références

- A.M. PIEMONTESE, «Nuova luce su Firdawsi: uno 'šahnama' datato 614 h./1217 a Firenze», in *Annali dell'Istituto Orientale di Napoli*, vol. 40 (1980), pp. 1-38, 189-242, 10 pl. h.-t. Résumé en anglais pp. 236-242.
- M. Iradj AFSHAR a réimprimé dans la revue *Ayandeh*, VI (1359/1979), pp. 213-267, le texte de la Préface attestée par le codex, d'autant plus remarquable qu'elle prouve que pour rédiger la sienne Bāysonghor Mirzā s'en servit comme source.
- Francis RICHARD, «Les manuscrits persans rapportés par les frères Vecchietti et aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale», in *Studia Iranica*, 9 (1980), pp. 291-300.
- A.M. PIEMONTESE, «Les fonds des manuscrits persans conservés dans les bibliothèques d'Italie», in *Journal Asiatique*, CCLXX (1982), pp. 273-293.
- Abu'l-Qasem FERDOWSY, *Shāhnameh*, ed. by Djalāl Khāleghi-Motlagh, Albany, State University of New York Press, 1988, daftar I; preface by E. Yar-Shater.
- A.M. PIEMONTESE, *Catalogo di manoscritti persiani conservati nelle biblioteche d'Italia*, Roma 1989, pp. 112-115.
- جلال خالقی مطلق، «معرفی و ارزیابی برخی از دستنویسهای شاهنامه»، در *ایران نامه*، سال سوم ش ۳، بهار ۱۳۶۴، ص ۳۷۸ تا ۴۰۵؛ سال چهارم، ش ۱، پاییز ۱۳۶۴، ص ۱۶ تا ۴۷.
- «دستنویس شاهنامه مورخ ششصد و چهارده هجری قمری (دستنویس فلورانس)»، در *ایران نامه*، سال هفتم، ش ۱، پاییز ۱۳۶۷، ص ۶۳ تا ۹۴.